

Programme

La création musicale est toujours révélatrice de la société et de l'époque qui l'ont vue naître. Que savons-nous réellement de la création entre 1914 et 1918 ?

Que connaissons-nous du répertoire des auteurs qui, tombés au combat, n'ont pas eu le temps d'asseoir leur notoriété ? Comment se situent les œuvres de ceux aujourd'hui considérés comme des maîtres dans l'ensemble de cette production ? Quelle a été l'emprise du conflit sur l'inspiration des compositeurs ? Quel était le contexte musical avant cette grande tourmente ? Qu'en est-il des hommages musicaux écrits dans l'immédiat après-guerre ?

C'est à ces nombreuses questions que les Éditions Hortus, à l'occasion de la commémoration de la première guerre mondiale, tentent d'apporter une réponse avec la collection discographique *Les Musiciens et la Grande Guerre*. Labellisée par la *Mission du Centenaire*, cette collection propose une série d'enregistrements constituant une anthologie sonore sans précédent d'œuvres

composées pendant le conflit, dans les années qui l'ont précédé ou après l'Armistice, afin d'en appréhender au mieux le contexte comme l'atmosphère historique et culturelle.

Cette base patrimoniale, diversifiée, cohérente, offrant un panorama représentatif de la création musicale des nations impliquées dans le conflit, fait cohabiter des œuvres de compositeurs connus, qui pour des raisons d'âge ou de santé sont demeurés à l'arrière, avec celles, inédites pour beaucoup, de compositeurs aujourd'hui souvent oubliés, mobilisés et malheureusement parfois blessés ou tués. Toutes méritent une écoute attentive, non seulement pour leur qualité musicale, mais aussi pour leur valeur émotionnelle incomparable.

PHILIPPE SAULNIER D'ANCHALD, éditeur

Musical creation is always most revealing about the society and period in which it occurred. What do we actually know about creation between 1914 and 1918?

How aware are we of a repertory whose composers, fallen in combat, were too short of time to shore up their notoriety? How should we regard works by those who have come to be considered masters, within this overall output? What was the impact of the conflict on composers' inspiration? What musical context reigned before this major torment? And what of the musical tributes written in the immediate postwar years?

It is to these questions that Éditions Hortus, on the occasion of the World War I commemoration, attempts to supply an answer with the collection *Musicians and the Great War*, with the Mission of the Centenary label, proposing a series of recordings making up an unprecedented anthology in sound of works composed during the conflict and also in the years preceding it as well as following the Armistice, in order

to come as much as possible to an understanding of the context as well as of the historical and cultural atmosphere.

This wide-ranging yet coherent foundation of musical heritage, offering a representative panorama of musical creation in the nations involved in the conflict, brings together works by acknowledged composers who, for reasons of age or health in particular, often remained behind the scenes, and those, in many cases unpublished, by composers often forgotten today, drafted and, alas, in some cases wounded or killed. These works all merit attentive listening, not only for their musical quality but also for their incomparable emotional value.

PHILIPPE SAULNIER D'ANCHALD, editor

MAUDITE GUERRE

Dans l'introduction d'une collection de poèmes de guerre, on lit « qu'un million et demi de poèmes de guerre allemands furent produits rien qu'en août 1914, donc à raison de cinquante mille par jour en moyenne ». Les compositeurs disposaient ainsi d'un large choix de poèmes à mettre en musique. La mélodie s'avérait être alors le meilleur moyen d'exprimer différentes émotions par rapport à la guerre : de l'enthousiasme du combat au désarroi apporté par la mort, de la description de la brutalité guerrière à la désillusion du soldat, de la douleur ressentie par les femmes ayant perdu leurs maris et leurs fils à l'aspiration à la paix.

« Das feurige Männlein » (*Le nain ardent*) de Franz Schreker a été publié dans un almanach de guerre viennois en 1916. Schreker, pacifiste convaincu, y montre dans un espace très limité l'implacable brutalité de la guerre.

La Marseillaise se fait entendre dans la dernière partie de « In Flanders Fields » (*Dans les champs de Flandre*) de Charles Ives, alors que le texte engage à poursuivre le combat. Ives emploie bien d'autres citations de mélodies, dont l'origine remonte pour la plupart à la guerre de Sécession, mais que l'auditeur d'aujourd'hui reconnaîtrait à peine. Le texte est dû à la plume du médecin canadien John McCrae, qui l'a couché sur le papier en mai 1915, fortement marqué par la perte d'un ami. Publié en décembre de la même année dans le magazine britannique « Punch », il s'est par la suite imposé dans le monde anglophone comme le poème le plus populaire

traitant de la Grande Guerre. Il a également donné son nom au musée « In-Flanders-Fields » à Ypres (Belgique). La première audition de la mélodie a eu lieu le 15 avril 1917 à New-York, après l'entrée en guerre des États-Unis (le 6). Le coquelicot (en anglais : *poppy*) est devenu, grâce à ce poème, la fleur symbolique de la commémoration de la guerre et de la mémoire rendue à ces innombrables victimes.

Le lied « Nacht im Felde » (*Nuit au champ*) du compositeur tchèque Joseph Bohuslav Foerster a paru en 1915 dans sa collection « Drei Lieder aus der Kriegszeit » (*Trois mélodies du temps de guerre*). Le texte dépeint un soldat pensant à sa famille endeuillée au moment où il sent la mort approcher.

Franz Lehár a publié, également en 1915, un cycle de cinq mélodies « Aus eiserner Zeit » (*D'une époque de fer*). Le cycle finit par une longue scène dramatique de douze minutes nommée sous le titre « Fièvre ». Elle exprime de manière saisissante les hallucinations d'un soldat à l'hôpital suivies par sa mort. Lehár rendait fréquemment visite à son frère officier, grièvement blessé, à l'hôpital militaire viennois, ce qui lui a inspiré cette mélodie.

Outre les mélodies qui mentionnent explicitement la guerre, d'autres compositions ont émergé, qui évoquent davantage l'atmosphère du deuil en général.

C'est en 1917, pour une collection musicale au bénéfice de la Croix Rouge italienne, que Giacomo Puccini écrit « Morire ? » (*Mourir ?*). Il livre son opinion sur la guerre en 1916 avec ces mots : « Quand s'achèvera enfin cette maudite guerre ? ». Le texte, signé par son librettiste d'opéras Giuseppe Adami, est davantage philosophique que politique.

De la même manière, les deux courts lieder d'Anton Webern mettent en avant l'idée de deuil et de chagrin. Le texte de « Der Tag ist vergangen » (*Le jour est passé*) remonte à une chanson populaire et constitue une prière pour le repos éternel des morts. Webern a trouvé le poème « Schien mir's als sah ich die Sonne » (*Ce m'était comme si je voyais le soleil*) dans le roman « Gespenstersonate » (*Sonate des fantômes*) de Strindberg. Le texte traite de la responsabilité de l'homme dans le mal. Les deux mélodies ont été écrites en janvier 1915, avant que le compositeur ne parte servir sa patrie pour vingt-deux mois. Son sens patriotique l'avait fait devancer l'appel, à l'instar de beaucoup de ses compatriotes.

« Trauerstille » (*Calme endeuillé*) de Hans Pfitzner n'a pas de relation directe à la guerre. Le sentiment exprimé par ce lied de 1916 laisse toutefois supposer l'existence d'un lien.

Comme une immense majorité de la population, les compositeurs prenaient parti pour leur patrie et souhaitaient une issue heureuse pour leur propre camp. Deux exemples, certes modérés mais affichant cette expression patriotique sont dus à Charles Hubert Parry et Ruggiero Leoncavallo. « Hymn for Aviators » de Parry est une prière pour le bien-être des aviateurs, dans laquelle il n'est nulle part fait mention de la guerre ni de la nation. Vraisemblablement s'agit-il de la guerre aérienne, le nouveau mode de combat inauguré par la Grande Guerre. « La Victoire est à nous » de Leoncavallo est un chant de louange à la victoire ne mentionnant ni même ne blâmant l'ennemi.

Beaucoup d'autres lieders et mélodies commémorent, de la même manière que « Nacht im Felde » de Foerster, le sort des femmes qui pleurent la mort de leurs maris et de leurs fils. Il en est ainsi pour « Das Heldengrab am Pruth » (*Le tombeau d'héros sur le Pruth*) d'Erich Wolfgang Korngold (1916), de même que pour « Ich hab ein Hüglein in Polenland » (*J'ai, au pays de Pologne, une petite colline...*) de Franz Lehàr (issu de ce même recueil « Aus eiserner Zeit » de 1915).

La mélodie « Guerres maudites par les mères » de Jean de Lize semble être demeuré totalement inconnue jusqu'à aujourd'hui. Elle provient d'une collection de six mélodies réunies sous le titre « Chants de guerre », qui n'est répertoriée dans aucune bibliothèque au monde.

Le soldat Hanns Eisler exprime son désenchantement devant la guerre dans deux lieders de jeunesse, composés « en août 1917 au champ de bataille », comme l'indique le manuscrit autographe. Les textes d'origine chinoise ont été traduits en allemand par Klabund, et leurs vers tendres sont encore très éloignés de ses compositions ultérieures qui militeront contre la guerre.

À l'instar de Eisler, Paul Hindemith, avec « Schlag! Trommeln! » (*Battez! Tambours!*), transmet sa propre expérience de la guerre. Dès 1918, il a en effet été tambour dans la fanfare de son régiment. On retrouve ici, ainsi que dans « Das feurige Männlein » de Schreker, cette manière de dépeindre la guerre dans toute sa brutalité.

La fin des hostilités a également été une période créatrice. Dans son « Freiheitsgesang » (*Chant de la liberté*) Felix Weingartner célèbre les

bienfaits de l'ordre politique restitué. Compositeur et chef d'orchestre estimé, il a eu pendant la guerre des mots très agressifs envers l'ennemi et a composé des œuvres qui ne l'étaient pas moins. Celle-ci est écrite pour diverses formations, de la version piano-chant jusqu'au chœur avec grand orchestre, et ce afin d'en accroître la diffusion.

Chaque partie a ressenti la souffrance de la guerre encore longtemps après 1918, ce que montre bien Richard Strauss dans le grandiose « Lied der Frauen » (*Chant des femmes*). Le texte de ce lied achevé en mai 1918 comporte dans sa version originale de Clemens Brentano le titre élargi « Chant des femmes dont les maris sont en guerre ». Strauss y exprime de façon poignante la souffrance des femmes endeuillées par le conflit.

STEFAN HANHEIDE
UNIVERSITÉ D'OSNABRÜCK

FIONNUALA MCCARTHY

— SOPRANO

D'origine irlandaise, Fionnuala McCarthy étudia tout d'abord le violoncelle et le chant à Johannesburg (Afrique du Sud) avant de se consacrer au chant (Musikhochschule de Detmold en Allemagne). Elle obtint rapidement un engagement de deux ans au Théâtre National de Mannheim avant de rejoindre l'Opéra de Düsseldorf. Depuis 1994, elle fait partie de l'Opéra de Berlin.

Son large répertoire s'étend des Passions selon St Jean et St Matthieu de J-S Bach, à la 9^{ème} symphonie de Beethoven, à Romeo et Juliette de Gounod comme aux Noces de Figaro ou à Fidelio.

Elle a participé à de nombreux festivals (Festival de Radio-France à Montpellier, Hambourg, Vienne, Bayreuth) Elle a également été invitée au Théâtre de la Monnaie (Bruxelles), le Volksoper de Vienne, Anvers, Nuremberg, le Grand Théâtre de Genève, Dresde, etc.

Elle a enregistré plusieurs Cds : le Requiem allemand de Brahms, les Noces de Stravinsky sous la direction de Sylvain Cambreling et récemment les 3 Chansons de Vaughan Williams.

Fionnuala McCarthy est Professeur de chant à la Hochschule für Musik und Theater de Rostock.

KLAUS HÄGER

— BARYTON

Né à Wuppertal en 1965, Klaus Häger a d'abord suivi des cours de piano, d'orgue et de violoncelle avant d'étudier le chant à Cologne et Fribourg puis de se perfectionner auprès d'Ernst Haefliger et Dietrich Fischer-Dieskau. Depuis 1991, il fait partie du Théâtre National de Hambourg et depuis 1997 de l'Opéra Unter den Linden de Berlin.

Il a enregistré un grand nombre de cantates de J-S Bach et de récitals de mélodies. Il a également participé à de nombreux Festivals : Salzbourg, Ludwigsburg, Schleswig-Holstein, Schwetzingen Festival et a chanté sous la direction des plus grands chefs : Daniel Barenboim, Pierre Boulez, Kent Nagano, Gert Albrecht, Helmuth Rilling, René Jacobs et Philippe Herreweghe.

Klaus Häger est Professeur de chant à la Hochschule für Musik und Theater de Rostock.

KAROLA THEILL

— PIANO

Une des rares pianistes spécialisées dans l'accompagnement de mélodies non seulement comme interprète mais aussi comme professeur, elle apparaît en concert en Allemagne (Berlin, Festival de Schleswig-Holstein, Festival international de Wiesbaden, etc.) et à l'étranger : Musikverein de Vienne, à l'Opéra-Bastille de Paris, ainsi qu'en Israël, aux USA et en Chine. Elle a accompagné de prestigieux chanteurs comme Dietrich Fischer-Dieskau, Benjamin Bruns, Angela Denoke, Matthias Goerne, Klaus Häger, Thomas Mohr, Fionnuala McCarthy, Thomas Mohr et Nadine Weissmann. Née à Cologne, Karola Theill a suivi les cours des Académies de Hambourg et Berlin. Elle s'est perfectionnée auprès d'Aribert Reimann et, pendant plusieurs années, a assuré l'accompagnement des cours d'interprétation de lieder donnés par Dietrich Fischer-Dieskau. Elle s'est enfin perfectionnée à l'Indiana University School of Music de Bloomington ainsi qu'avec la pianiste Shoshana Cohen à Jérusalem.

Karola Theill enseigne à la Hanns Eisler Hochschule für Musik de Berlin, dirige une classe d'accompagnement de mélodies (lieder) à la Hochschule für Musik und Theater de Rostock et donne de nombreux master classes en Allemagne et à l'étranger.



FIONNUALA MCCARTHY



KAROLA THEILL



KLAUS HÄGER

« IHR VERFLUCHTEN KRIEGE! »

In der Einleitung einer Sammlung von Kriegsdichtungen heißt es, „daß allein im August 1914 anderthalb Millionen deutscher Kriegsgedichte entstanden seien, also 50.000 im Tagesdurchschnitt“. Komponisten konnten aus einem überbordenden Angebot auswählen und vertonten solche Dichtungen zu Liedern. Das Lied erwies sich als die beste Möglichkeit, die verschiedenen Emotionen gegenüber dem Krieg zum Ausdruck zu bringen. Sie reichen von der Kriegsbegeisterung bis zur Todestrauer, von der Darstellung der Brutalität des Krieges bis zum Kriegsverdruss des Soldaten, vom Leid der Frauen über den Tod ihrer Männer und Söhne bis zur Friedenssehnsucht.

Franz Schrekers Lied mit dem Titel „Das feurige Männlein“ erschien in einem Wiener Kriegsalmanach von 1916. Darin zeigt der überzeugte Pazifist Schreker auf knappstem Raum die gnadenlos entfesselte Brutalität des Krieges.

Im Lied „In Flanders Fields“ von Charles Ives lässt sich im letzten Teil zu der Aufforderung, den Kampf mit dem Feind fortzusetzen, die Marseillaise durchhören. Ives benutzt noch viele weitere Liedzitate, v.a. von Liedern aus dem amerikanischen Bürgerkrieg, die aber für heutige Hörer kaum wiederzuerkennen sind. Das Gedicht zu dem Lied stammt von dem Kanadischen Arzt John McCrae, der es im Mai 1915 unter dem Eindruck

eines gefallenen Freundes gedichtet hatte. Es wurde im darauffolgenden Dezember im britischen Magazin „Punch“ abgedruckt und avancierte in der englischsprachigen Welt zum populärsten Gedicht über den Ersten Weltkrieg. Ein ganzes Museum ist nach dem Gedicht benannt: das In-Flanders-Fields-Museum im belgischen Ypern. Die erste Aufführung des Liedes fand am 15. April 1917 in New York statt, wenige Tage nach dem Kriegseintritt der USA am 6.4.1917. Der Klatschmohn (engl. poppy) wurde aufgrund des Gedichts alsbald zur symbolischen Blume des Gedenkens an die zahl- und namenlosen Opfer des Krieges.

Das Lied „Nacht im Felde“ des tschechischen Komponisten Joseph Bohuslav Foerster erschien 1915 innerhalb seiner Sammlung „Drei Lieder aus der Kriegszeit“. Im Text gedenkt ein Soldat in Todesgewissheit den Hinterbliebenen.

Franz Lehár veröffentlichte ebenfalls 1915 fünf Lieder als einen Liederzyklus mit dem Titel „Aus eiserner Zeit“. Der Zyklus wird abgeschlossen mit einer großen ausladenden zwölfminütigen dramatischen Szene unter dem Titel „Fieber“. Darin werden die Fieberträume eines Soldaten im Lazarett und sein letztendlicher Tod ergreifend zum Ausdruck gebracht. Lehár hatte seinen Bruder, der als Offizier im Kriege lebensgefährlich verletzt worden war, häufig im Wiener Lazarett besucht. Diese Besuche inspirierten ihn zu dem Lied.

Neben Liedern, die den Krieg direkt ansprechen, entstanden Kompositionen, die die allgemeine Trauerstimmung zum Ausdruck bringen. Giacomo Puccinis Lied „Morire?“ schuf er für ein musikalisches

Sammelwerk zugunsten des italienischen Roten Kreuzes 1917. Seine Ablehnung des Krieges bezeugt er 1916 mit den Worten: „Wann ist dieser verfluchte Krieg endlich zuende?“ Der Liedtext seines Opern-Librettisten Giuseppe Adami ist eher philosophisch als politisch.

Auch Anton Weberns zwei kurze Lieder kehren Trauer und Betrübnis hervor. Der Text von „Der Tag ist vergangen“ entstammt einem Volkslied und bittet um ewige Ruhe für die Verstorbenen. Das Gedicht „Schien mir’s als sah ich die Sonne“ fand er in Strindbergs Roman „Gespenstersonate“. Das Lied gedenkt der Schuld des Menschen am Bösen. Beide Lieder entstanden im Januar 1915, bevor der Komponist ab Februar für 22 Monate Kriegsdienst leistete. Patriotisch gesinnt hatte er sich wie viele Andere freiwillig gemeldet und es bald darauf bereut.

Das Lied „Trauerstille“ von Hans Pfitzner zeigt zwar keinen direkten Bezug zum Krieg. Die ausgedrückte Empfindung des im 1916 entstandenen Liedes legt jedoch einen Bezug nahe.

Komponisten standen wie der größte Teil der Bevölkerung patriotisch zu ihrem Land und haben gehofft, dass es für die eigene Seite gut ausgehen möge. Zwei moderate Beispiele patriotischen Bekenntens stammen von Charles Hubert Parry und Ruggiero Leoncavallo. Parrys „Hymn for Aviators“ ist ein Gebet für das Wohlergehen der Piloten, wobei an keiner Stelle von Krieg und von Nationen gesprochen wird. Gemeint sein dürfte aber die im Ersten Weltkrieg neue Kampfgattung des Luftkrieges. Leoncavallo singt mit seinem „La victoire est à nous“ ein Loblied auf den Sieg, ohne dabei den Feind oder Verlierer zu benennen oder gar zu schelten.

Wie das Lied „Nacht im Felde“ von Foerster, so gedenken viele Weitere des Schicksals der vom Soldatentod ihrer Männer oder Söhne betroffenen Frauen. Dafür ist Erich Wolfgang Korngolds Lied „Das Heldengrab am Pruth“ von 1916 ein Beispiel, ebenso wie Franz Lehárs „Ich hab ein Hüglein in Polenland“ aus der schon genannte Sammlung „Aus eiserner Zeit“ von 1915.

Das französische Lied „Guerres maudites par les mères“ von Jean de Lize dürfte bislang völlig unbekannt sein. Es entstammt einer Sammlung von sechs Liedern mit dem Titel „Chants de guerre“, die weltweit in keiner Bibliothek verzeichnet ist.

In zwei ganz frühen Liedern bringt Hanns Eisler seinen Kriegsverdruss als Soldat zum Ausdruck. Beide sind, wie im Autograph vermerkt, „im Felde August 1917“ komponiert. Die Texte chinesischen Ursprungs wurden von Klabund ins Deutsche übertragen. Ihre zart poetischen Verse sind noch weit entfernt von seinen späteren Antikriegskompositionen mit ihren kämpferischen Texten.

Wie bei Eisler scheint sich auch in Hindemiths Lied „Schlagt! Trommeln!“ die eigene Kriegserfahrung niederzuschlagen. Er war ab Januar 1918 selbst Trommler einer Regimentsmusik. Wie in Schrekers „Feurigem Männlein“ zeigt sich auch hier der Krieg in seiner ganzen unbarmherzigen Brutalität. Das Ende der Feindseligkeiten hat ebenso Kompositionen hervorgebracht. Felix Weingartner feiert in seinem „Freiheitsgesang“ die Wohltaten der wieder hergestellten politischen Ordnung. Der Komponist und große Dirigent hatte sich während des Krieges mit sehr aggressiven Werken und

Worten gegen den Feind gebrüstet. Das Werk ist für viele unterschiedliche Besetzungen komponiert, damit es möglichst große Verbreitung erfahren möge, von der Liedversion bis zum großen Chor und großem Orchester. Das Kriegsleid sollten alle Beteiligten nach 1918 noch lange nachspüren. Das kommt in dem großartigen „Lied der Frauen“ von Richard Strauss zum Ausdruck. Das im Mai 1918 vollendete Lied trägt in der Textvorlage von Clemens Brentano den erweiterten Titel „Lied der Frauen, deren Männer im Krieg sind“. Das Lied bringt das Leid der hinterbliebenen Frauen ergreifend zum Ausdruck.

STEFAN HANHEIDE
UNIVERSITÄT OSNABRÜCK

FIONNUALA MCCARTHY — SOPRANO

Fionnuala McCarthy wurde in Irland geboren. Ihr Bachelor Studium absolvierte sie an der Universität Johannesburg (Südafrika) in den Fächern Cello und Gesang. Mit einem Stipendium studierte sie weiter Gesang in Detmold (Deutschland). Es folgten Engagements an den Opernhäusern in Mannheim, Düsseldorf, an der Komischen Oper und der Deutschen Oper Berlin, wo sie 18 Jahre festes Mitglied war.

Sie hat bei zahlreichen Festspielen mitgewirkt: Festival von Radio-France in Montpellier, Hamburg, Wien, Bayreuth. Ebenso war sie Gast am Théâtre de la Monnaie (Brüssel) und an der Wiener Volksoper.

Ihr breites Répertoire erstreckt sich von den Passionen Bachs bis zur Neunten Symphonie Beethovens, von Romeo und Julia von Gounod bis zu Figaros Hochzeit oder zu Fidelio. Sie hat mehrere CDs aufgenommen: Das Deutsche Requiem von Brahms, les Noces von Stravinsky unter der Leitung von Sylvain Cambreling und kürzlich die 3 Chansons von Vaughan Williams.

Seit Oktober 2013 ist Fionnuala McCarthy Professorin für Gesang an der Hochschule für Musik und Theater Rostock.

KLAUS HÄGER — BARITON

Klaus Häger wurde 1965 in Wuppertal geboren und hat zuerst Klavier- Orgel- und Cellounterricht bekommen, bevor er Gesang in Köln und Freiburg studierte und schließlich Meisterschüler von Ernst Haeflinger und Dietrich Fischer-Dieskau war. 1991 erhielt er ein Festengagement an der Hamburgischen Staatsoper und seit 1997 ist er Mitglied der Staatsoper Unter den Linden in Berlin.

Er hat eine große Anzahl an Bach-Kantaten sowie Lieder eingespielt. Ebenso hat er bei zahlreichen Festspielen mitgewirkt (Salzburg, Bayreuth, Ludwigsburg, Schleswig-Holstein, Schwetzingen) und unter der Leitung von herausragenden Dirigenten wie Daniel Barenboim, Pierre Boulez, Kent Nagano, Gert Albrecht, Helmuth Rilling, René Jacobs und Philippe Herreweghe gesungen.

Klaus Häger ist Professor für Gesang an der Hochschule für Musik und Theater Rostock.

KAROLA THEILL — KLAVIER

Als eine der wenigen Frauen im Fach Liedgestaltung hat sich Karola Theill als Pianistin und Dozentin einen Namen gemacht. Sie studierte an den Musikhochschulen Hamburg und Berlin, hat mit Aribert Reimann gearbeitet und war mehrere Jahre Liedpianistin bei Interpretationskursen von Dietrich Fischer-Dieskau. An der Indiana University School of Music in Bloomington sowie mit der Pianistin Shoshana Cohen in Jerusalem hat sie weitere Erfahrungen gewonnen.

Konzerte führten sie in viele Städte Europas (Berlin, Schleswig-Holstein-Festival, Musikverein Wien, Opéra-Bastille Paris) und nach Israel und in die USA. Sie war und ist Liedpianistin von renommierten Sängern wie Dietrich Fischer-Dieskau, Benjamin Bruns, Angela Denoke, Matthias Goerne, Klaus Häger, Fionnuala McCarthy, Thomas Mohr und Nadine Weissmann.

Sie unterrichtet als Honorarprofessorin und leitet eine Liedklasse an den Musikhochschulen in Berlin und Rostock. Hinzu kommen regelmäßige Einladungen zu Meisterkursen in Italien, Israel, Polen, China und den USA.



O, Straßburg.

Euern Sohn kann ich nicht geben für noch so vieles Geld,
Euer Sohn, der muß marschieren ins weite breite Feld.



5601/4.

Historische Bildpostkarten - Universität
Osnabrück - Sammlung Prof. Dr. Sabine
Giesbrecht (www.bildpostkarten.uos.de).

PATRIOTISME

Les cartes postales sont omniprésentes pendant la Première Guerre mondiale et dans tous les pays belligérants. On estime le volume de cartes produites et diffusées pendant le conflit à plusieurs milliards ! Il est aisé de comprendre la popularité de ce médium, dont l'utilisation est favorisée par les autorités militaires dès les premiers jours de la Guerre.

La carte postale, outre qu'elle permet à des êtres séparés de communiquer et de fournir des preuves de vie indispensables en temps de guerre, présente un autre avantage : celui de contrôler facilement le contenu des échanges postaux. Depuis les années 1870, la carte postale est en vogue en Europe, notamment en Allemagne qui édite 1 milliard de cartes en 1913. Dans un premier temps l'entrée en guerre gêne la production de cartes (mobilisation des salariés des imprimeurs et des libraires, ...) mais la demande est telle que des dizaines d'entreprises de taille plus ou moins importante parviennent à fournir le marché. Dans les premières semaines, on favorise la diffusion des stocks d'avant-guerre, puis peu à peu, une production nouvelle émerge, marquée par le conflit. C'est dans ce contexte que se situe notre carte dont on connaît plusieurs variantes. Elle reprend des thématiques fortes et connues de tous à partir d'une chanson ancienne : la ville de Strasbourg, enjeu du conflit : la responsabilité et le courage des officiers face à la douleur des familles.

Très souvent, une chanson populaire en rapport avec l'image figurait sur la carte avec son titre, une strophe ou la mélodie. Les chansons populaires étaient beaucoup plus connues en ce temps-là qu'aujourd'hui et on connaissait les strophes par cœur. Ainsi en regardant la carte, on établissait un rapport entre son sujet et toutes les strophes non mentionnées. Outre le message d'avoir à vaincre l'ennemi, il est question aussi de la mort du soldat. Mais on ne trouve pas d'expression de plainte mais plutôt la certitude que le soldat est mort pour l'honneur de la patrie.

La carte expédiée le 12 octobre 1914 (cachet de la poste). fait en quelque sorte exception. Elle montre une mère, un père et une fiancée qui prient le capitaine de libérer leur fils et leur fiancé du service militaire. La strophe de la chanson « *O Strasbourg, ville merveilleuse* » imprimée sur la carte parle de cette situation: « *Le père, la mère / allèrent devant la maison du capitaine / O capitaine, cher capitaine / libérez notre fils.* » Un tel manque de patriotisme n'était guère envisageable pendant les hostilités. La chanson datant du milieu du dix-huitième siècle et était chantée dans des écoles prussiennes pendant la guerre. Cette absence de patriotisme se trouve alors corrigé dans la strophe suivante, où le capitaine renonce à la prière et évoque le devoir du soldat de mourir pour la patrie, la fiancée restant seule en deuil.

STEFAN HANHEIDE

PATRIOTISMUS

Bildpostkarten waren während des Ersten Weltkrieges omnipräsent in allen kriegsbeteiligten Ländern. Man schätzt die Anzahl der produzierten und verbreiteten Karten auf mehrere Milliarden! Die Popularität dieses Mediums ist leicht zu verstehen, deren Verwendung von den militärischen Autoritäten sein Beginn des Krieges unterstützt wurde.

Die Bildpostkarte erlaubt den voneinander getrennten Menschen zu kommunizieren und unverzichtbare Lebenszeichen zu senden, aber sie hatte noch einen anderen Vorteil: Man konnte leicht den Inhalt der Postkarten kontrollieren. Seit etwa 1870 ist die Postkarte in Europa in Mode, vor allem in Deutschland, wo 1913 eine Milliarde Karten publiziert wurden. Anfangs behinderte der Kriegsbeginn die Kartenproduktion (Einberufung der Drucker und der Händler ...). Aber dennoch erreicht es eine Vielzahl mehr oder weniger großer und wichtiger Unternehmen, die Nachfrage des Marktes zu befriedigen. In den ersten Wochen favorisierte man die Verbreitung der Lagerbestände von vor dem Krieg, aber dann tritt mehr und mehr eine neue, vom Konflikt bestimmte Produktion zutage.

In diesem Kontext steht unsere Karte, von der es mehrere Varianten gibt. Sie greift bekannte Themen auf, die ein altes Lied vermittelt: die Stadt Straßburg als Streitobjekt des Konfliktes, die Verantwortlichkeit und die

Härte der Offiziere auf der einen Seite und der Schmerz der Familien auf der anderen.

Sehr häufig erschien neben dem Bild ein Volkslied, das in Beziehung zum Bild stand, mit seinem Titel, einer Strophe oder der Melodie. Volkslieder waren zu der Zeit viel mehr bekannt als heute und die einzelnen Strophen konnten auswendig gesungen werden. Somit stellte der Betrachter der Karte einen Bezug des Bildes zum gesamten Liedtext her, auch wenn die Karte nur einen kurzen Hinweis auf das Lied gab. Neben der Aussage, man werde den Feind besiegen, lieferte auch der Tod des Soldaten Bildmotive. Allerdings wurde weniger die Klage darüber abgebildet, als die Gewissheit, der Soldat sei für den Ruhm des Vaterlandes gestorben.

Die hier abgedruckte, laut Poststempel am 12. Oktober 1914 verschickte Karte bildet eine gewisse Ausnahme. Sie zeigt, wie eine Mutter, ein Vater und eine Braut einen Hauptmann bitten, den Sohn und Bräutigam aus dem Kriegsdienst zu entlassen. Davon handelt auch die abgedruckte Strophe des Soldatenliedes „O Straßburg du wunderschöne Stadt“. Eine solch unpatriotische Haltung war während des Krieges kaum gesellschaftsfähig. Entsprechend korrigiert das Lied, das aus der Mitte des 18. Jahrhunderts stammt und vor dem Ersten Weltkrieg in preussischen Schulen gesungen wurde, diese „unpatriotische“ Haltung. In der nächsten Strophe verneint der Hauptmann die Bitte entschieden und weist darauf hin, dass es Aufgabe des Sohnes sei, vor dem Feind zu sterben. Die Braut bleibt trauernd zurück.

- 1 Franz Schreker (1878-1934) Das feurige Männlein ——— 3'
(1915, Texte: Alfons Petzold)
- 2 Charles Ives (1874-1954) In Flanders Fields ——— 3'
(1917, Texte: John Mc Crae)
- 3 Josef Bohuslav Foerster (1859-1951) Nacht im Felde ——— 3'
(1915, Texte: Ernst Lothar)
- 4 Franz Lehár Fieber (1870-1948) Tondichtung ——— 4'
(1915, Texte: Erwin Weill)
- 5 Giacomo Puccini (1858-1924) Morire? ——— 3'
(1917, Texte: Giuseppe Adami)
- 6 Anton Webern (1883-1945) ——— 4'
Vier Lieder für Gesang und Klavier op. 12 (1915 / 1917)
 1. Der Tag ist vergangen ——— 2'
(Volkslied)
 3. Schien mir's, als sah ich die Sonne ——— 2'
(Texte: August Strindberg)
- 7 Hans Pfitzner (1869-1949) Trauerstille, op. 26,4 ——— 3'
(1916, Texte: G. A. Bürger)
- 8 Charles Hubert Parry (1848-1918) A Hymn for Aviators — 3'
(1915, Texte: Mary C.D. Hamilton)
- 9 Ruggero Leoncavallo (1857-1919) La Victoire est à nous - 3'30
(1915, Texte: P. Choudens)
- 10 Franz Lehár (1870-1948) ——— 2'30
Ich hab ein Hüglein im Polenland. Ein Frauenlied
1915, Texte: K. D. Zwerger

- 11 Jean de Lize (?-1965) Guerres maudites par les Mères — 3'30
(Texte: Emmanuel Ducros)
- 12 Erich Wolfgang Korngold (1897-1957) ——— 3'
Das Heldengrab am Pruth, op. 9,5
(1916, Texte: Heinr. Kipper)
- 13 Hanns Eisler (1898-1962) ——— 5'30
Dumpfe Trommel und beraushtes Gong
(»im Felde August 1917«)
 1. Der müde Soldat ——— 3'
(Text: Schi-King / Klabund)
 2. Die rote und die weiße Rose ——— 2'30
(Text: Li-Tai-Pe / Klabund)
- 14 Paul Hindemith (1895-1963) ——— 4'30
Schlagt! Schlagt! Trommeln! op. 14,3
(1919, Texte: Walt Whitman)
- 15 Felix Weingartner (1863-1942) Freiheitsgesang ——— 5'
(1918, Texte: F. Weingartner)
- 16 Richard Strauss (1864-1949) ——— 5'
Lied der Frauen, wenn die Männer im Kriege sind op. 68,6
(1918, C. Brentano)

Total: environ 58'

CHANTS

Franz Schreker: Das feurige Männlein

(1915, Text: Alfons Petzold)

Ein feuriges Männlein reit' über die Welt,
zündt' an jeden Wald, zündt' an jedes Feld,
reit' die Kreuz und die Quer
durch die Dörfer und die Städt',
ach wenn das Männlein sein Rössel nit hätt!

Doch das Rössel ist eilig wie der stinkigte Blitz;
tät Menschenblut saufen, das berget viel Hitz,
tät Menschenfleisch fressen, das hält's in der Kraft,
auf daß es tausend Meilen in einen Tag schafft.

Wo sein Hufschlag tut klappen, da dörrt alles Kraut,
kein Weib und kein Kind mehr zur Sonn' hinauf schaut;
da ist alles Leben keinen Blechbatzen wert
und brinnen die Häuser wie Holz auf dem Herd.
Weh! Schrei'n die Menschen, die Bäum' und die Stein',
und das feurige Männlein lacht grausig hinein.

Charles Ives: In Flanders Fields

(1917, Text: John McCrae)

In Flanders fields the poppies blow
Between the crosses, row on row,
That mark our place, and in the sky
The larks, still bravely singing, fly
Scarce heard amid the guns below.

We are the dead. Short days ago
We lived, felt dawn, saw sunset glow,
Loved, and were loved, and now we lie
In Flanders fields.

Take up our quarrel with the foe:
To you from falling hands we throw
The torch; be yours to hold it high.
If ye break faith with us who die
We shall not sleep, though poppies grow
In Flanders fields.

Deutsche Übersetzung: Auf Flanderns Feldern

Auf Flanderns Feldern blüht der Mohn
zwischen den Kreuzen, die Reihe an Reihe
unseren Platz markieren; und am Himmel
fliegen die Lerchen, noch tapfer singend,
kaum zu hören zwischen den Kanonen auf der Erde.
Wir sind die Toten. Vor wenigen Tagen
lebten wir, fühlten die Morgendämmerung,
sahen das Glühen des Sonnenuntergangs,
liebten und wurden geliebt, und jetzt liegen wir
auf Flanderns Feldern.

Nehmt auf unseren Kampf mit dem Feind:
euch werfen wir aus versagenden Händen
die Fackel zu; an euch ist's, sie hochzuhalten.
Lasst ihr uns, die wir sterben, im Stich,
werden wir nicht schlafen, mag der Mohn auch blühen
auf Flanderns Feldern.

Josef Bohuslav Foerster: Nacht im Felde

(1915, Text: Ernst Lothar)

Stern über mir, grüß Weib und Kind.
Sag: Wir Soldaten sind vorm Feinde hier.
Nacht ist noch still.
Bald pfeifen Kugeln drein.
Eine mag darunter sein, welche mich will.

Weit ist das Feld,
wird auch die Seele weit
und zu entfliehn bereit jenseits der Welt.
Mein Stern, o bleib!

Eh du vergehst vielleicht
hab ich dich schon erreicht...
Grüß' Kind und Weib.

Franz Lehár: Fieber. Tondichtung

(1915, Text: Erwin Weill)

Licht! Schwester, Licht!
Die Lampe scheint so trüb,
wie tausend Zentner liegt es schwer auf mir. Ich
bin so müde und die Luft im Saal ist heiß

und dumpf.

An meinen Schläfen hämmert's und ach,
die Wunde brennt und bohrt und schneidet.
Wie soll ich heute tanzen noch wie soll ich?
Und doch ich muss, ich hab' es ja versprochen.

Sie wird mit mir sein, sie die blonde Kleine.
Dort kommt sie schon die Treppe flink herauf
im weißen Kleid, auf weißen Seidenschuhen.
Hier bin ich... hier!
Nun bitte, deinen Arm.
Wir fliegen leicht und wie verklärt dahin.

Doch halt, was ist das? Meine Kompagnie?
Trompeter bläst Alarm?
Wie kommt ihr her?
Was wollt ihr da?
Schlaft euch doch endlich aus,
ihr seid ja auch so müde...
Trinken wollt ihr?
Die Zunge klebt am Gaumen?
Wasser, Wasser!
auch ich bin durstig wie meine Leute...
Da klingt der Walzer wieder.
Darf ich bitten?

Das ist der Walzer nicht...
Das ist ja der Sturm!

Hurra, mir nach, sie sollen uns nicht kriegen,
nur immer zielen, nicht ins' Blinde feuern!
Die Bajonette auf! Stecht zu und trefft!

Brav, Leute, brav,
Der Hauptmann wird sich freuen,
nun geht zurück und tretet sachte auf!...
Ich schließe nun die Augen zu und möchte träumen,
 nur träumen, träumen
und vergessen, vergessen...
Nein, ich will tanzen,
hört ihr, tanzen will ich!
Kapelle spiel!
Zum letzten Male heute sollt ihr
mir meinen Lieblingswalzer geigen,
den ich so oft gehört-

Und dann den Kriegsmarsch,
den wir alle sangen,
Erinnert euch, wir zogen damit fort...
Im Kugelregen klang er in den Ohren
und riss uns fort bis zu den Feindes Gräben...

Ich fühle deine Hand, lass sie auf meiner Stirne.
O, wie das kühlt. Wie gut du bist und lieb.
Nein, sei nur ruhig, ich bleibe nun bei dir.

Bin wieder dort wo einstens als Kind
in deinen Armen ich gelegen!
Als ich fortzog, sieh, ich tat es gern,
und kann nun sagen,
dass auch ich bereit war zu kämpfen
für den Ruhm und für das Recht.
Ich fasse deine Hand, das tut so wohl,
und sterbe ich, so sterbe ich als Held.
Sieh hin die helle Siegesfackel loht...

Auf frostverklebten Fenstern brennt
das Morgenrot.

»Herr Stabsarzt, der Kadett vom Bette acht
ist tot.«

Giacomo Puccini: Morire ?

(1917, Text: Giuseppe Adami)

Morire?... E chi lo sa qual è la vita!
Questa che s'apre luminosa e schietta
ai fascini, agli amori, alle speranze,
o quella che in rinuncie s'è assopita ?

È la semplicità timida e queta
che si tramanda come ammonimento

come un segreto di virtù segreta
perché ognuno raggiunga la sua mèta,

O non piuttosto il vivo balenare
di sogni nuovi sopra sogni stanchi,
e la pace travolta e l'inesausta
fede d'avere per desiderare ?

Ecco... io non lo so, ma voi che siete
all'altra sponda sulla riva immensa
ove fiorisce il fiore della vita
son certo lo saprete.

Deutsche Übersetzung: Sterben?

Sterben?... Aber wer weiß denn schon, was Leben ist!
Das Leben, das sich leuchtend und rein
der Verlockung, der Liebe und der Hoffnung öffnet,
oder jenes, das im Verzicht eingeschlafen ist?

Ist es ist die zaghafte und ruhige Schlichtheit,
die als Mahnung überliefert wird,
wie das Geheimnis einer geheimen Tugend,
damit ein jeder sein Ziel erreiche,

Oder nicht vielleicht eher das helle Aufflammen
von neuen Träumen über müden Träumen,
und Rastlosigkeit und unerschöpflichen
Glauben als Wunsch zu haben?

Nun... ich weiß es nicht, aber ihr, die ihr
am anderen Ufer auf dem grenzenlosen Strand seid,
wo die Blume des Lebens blüht,
ich bin mir sicher, dass ihr es wisst.

Anton Webern: Vier Lieder für Gesang und Klavier op. 12 (1915 / 1917)

1. Der Tag ist vergangen (Volkslied)

Der Tag ist vergangen,
die Nacht ist schon hier,
gute Nacht, o Maria,
bleib ewig bei mir.

Der Tag ist vergangen,
die Nacht kommt herzu,
gib auch den Verstorbenen
die ewige Ruh.

3. Schien mir's, als sah ich die Sonne

(Text: August Strindberg)

Schien mir's, als ich sah die Sonne,
daß ich schaute den Verborgnen;
jeder Mensch genießt die Werke,
selig, der das Gute übet.
Für die Zornestat, die du verübtest,
büße nicht mit Bosheit;
tröste den, den du betrübtest,
gütig, und es wird dir frommen.
Der nur fürchtet, der sich hat vergangen:
gut ist schuldlos leben.

Hans Pfitzner: Trauerstille, op. 26, 4

(1916, Text: G. A. Bürger)

O wie öde, sonder Freudenschall,
Schweigen nun Paläste mir, wie Hütten,
Flur und Hain, so munter einst durchschritten,
Und der Wonnesitz am Wasserfall.

Todeshauch verwehte deinen Hall,
Melodie der Liebesred' und Bitten,
Welche mir in Ohr und Seele glitten
Wie der Flötenton der Nachtigall.

Leere Hoffnung! nach der Abendröte
Meines Lebens einst im Ulmenhain
Süß in Schlaf von dir gelullt zu sein!

Aber nun, o milde Liebesflöte,
Wecke mich beim letzten Morgenschein
Lieblich, statt der schmetternden Trompete.

Ruggero Leoncavallo: La Victoire est à nous

(1915, Text: P. Choudens)

La victoire est à nous! L'horizon se colore...
Cette lueur lointaine est la nouvelle aurore
qui de la sombre nuit dissipe les terreurs.
Ton front est rajeuni, tes yeux n'ont plus de pleurs!
Et toi, fier laboureur, enfant de la nature
Si ton fer en creusant vient heurter une armure
Incline-toi, c'est là que l'on vit autrefois.
Tes frères combattre et lutter un contre trois!
Ce sol que tu pétris est pour toi plein de charmes:
ce sol de ces héros il renferme les armes.
L'un est mort! L'autre vit!
Marche au soleil couchant
Pour saisir ce dernier
Car le fer est vivant!
Arme-t-en! Garde-le! L'horizon se colore

Cette lueur lointaine est la nouvelle aurore
Qui de la sombre nuit dissipe les terreurs.
Ton front est rajeuni, tes yeux n'ont plus de pleurs!

Deutsche Übersetzung: Der Sieg ist unser!

Der Sieg ist unser! Der Horizont färbt sich...
Dieses ferne Leuchten ist das neue Morgenrot
das die Schrecken aus der dunklen Nacht vertreibt.
Dein Gesicht ist verjüngt, in deinen Augen sind keine Tränen mehr,
Und du, stolzer Arbeiter, Kind der Natur,
wenn dein Eisen beim Graben auf eine Rüstung stößt,
verbeuge dich, denn dort hat man früher gelebt.
Deine Brüder kämpften einer gegen drei!
Der Boden, den du durchpflügst, ist für dich voller Anmut:
Der Boden der Helden verschließt die Waffen.
Der eine ist tot! Der andere lebt.
Marschiere in den Abendhimmel,
um dieses Letzte zu ergreifen,
denn das Eisen lebt!
Bewaffne dich damit! Bewahre es!
Der Horizont färbt sich...
Dieses ferne Leuchten ist das neue Morgenrot
das die Schrecken aus der dunklen Nacht vertreibt.
Dein Gesicht ist verjüngt, in deinen Augen sind keine Tränen mehr.

Charles Hubert Parry: A Hymn for Aviators

(1915, Text: Mary C.D. Hamilton)

Lord, guard and guide the men who fly
Through the great spaces of the sky,
Be with them traversing the air
In dark'ning storm or sunshine fair.

Thou who dost keep with tender might
The balanced birds in all their flight,
Thou of the tempered winds, be near,
That, having Thee, they know no fear.

Control their minds, with instinct fit,
What time, adventuring, they quit
The firm security of land;
Grant steadfast eye and skilful hand.

Aloft, in solitudes of space,
Uphold them with Thy saving grace;
O God, protect the men who fly
Through lonely ways beneath the sky.

Franz Lehár: Ich hab ein Hüglein im Polenland. Ein Frauenlied

(1915, Text: K. D. Zwerger)

Ich hab' ein Hüglein im Polenland
und weiß nicht, wo es steht,
ich weiß nur, daß ewig an seinen Rand
meine Liebe pilgern geht.
Sie standen in Blumen, auch er war dabei,
dann brauste der Zug heran,
da hob sich ein endloser Jubelschrei...
aber mir hat es wehgetan.
Er winkte noch grüßend mit der Hand,
dann zog er fort ins Polenland.
Nun hab' ich ein Hüglein im Polenland
und weiß nicht, wo es steht,
ich weiß nur, daß ewig an seinen Rand
meine Liebe pilgern geht!

Jean de Lize: Guerres maudites par les Mères

(Texte : Emmanuel Ducros)

Guerres maudites par les mères,
Les voici les jours détestés,
Où les pays sont dévastés,
Amenant les douleurs amères.

Guerres maudites par les meres.
L'horizon semble s'obscurcir;
Il vient de loin des sons funèbres.
La terre s'emplit de ténèbres;
O femmes, vous allez souffrir.

On entend des cris d'agonie;
On voit égorger des enfants.
Comme de petits agneaux blancs,
Ils naissaient à peine à la vie.
Que de morts qui n'ont pas vingt ans!

Combien de deuils dans la nature,
Quand la terre a comme parure
Le sang rouge des combattants.

Fauchant en route les chimères,
Les doux rêves et les amours,
Pourquoi revenez-vous toujours,
Guerres maudites par les mères?

Deutsche Übersetzung: Ihr von den Müttern verfluchten Kriege

Ihr von den Müttern verfluchten Kriege,
Da sind die verhassten Tage,
wo die Länder verwüstet sind,
die uns bittere Schmerzen bringen
Ihr von den Müttern verfluchten Kriege
Der Horizont scheint sich zu verdüstern
Von fern kommen dunkle Klänge
Die Erde füllt sich mit Finsternis;
O Frauen, ihr werdet leiden.

Man hört Schreie im Todeskampf;
Man sieht, wie Kindern der Hals durchgeschnitten wird,

Wie kleinen weißen Schafen,
Sie sind kaum dem Leben geboren.
Nur Tote, die nicht einmal 20 Jahre alt sind.
Wieviel Trauer in der Natur,
wo die Erde als Zierde
das rote Blut der Kämpfer trägt.

Warum kehrt ihr immer wieder,
ihr von den Müttern verfluchten
Kriege, die ihr die Trugbilder vertreibt,
die sanften Träume und die Amouren.

Erich Wolfgang Korngold: Das Heldengrab am Pruth, op. 9,5

(1916, Text: Heinrich Kipper)

Ich hab ein kleines Gärtchen im Buchenland am Pruth,
betaut von Perlentropfen, umstrahlt von Sonnenglut.
Und bin in meinem Gärtchen im Traume wie bei Tag
und trink den Duft der Blumen und lausch dem Vogelschlag.

Wenn auch der Tau erstarret, der Herbst die Blümlein bricht,
die Nachtigall enteilet, der Lenz entflieht mir nicht.
Es schmückt mein kleines Gärtchen im Buchenland am Pruth,
mit welchem Laub die Liebe dem Helden, dem Helden der drinn ruht.

Hanns Eisler: Dumpfe Trommel und beraushtes Gong

(»im Felde August 1917«)

1. Der Müde Soldat

(Text: Schi-King / Klabund)

Ein bleiches Mädchen, heckenblässentlaubt.
Sie steht am Weg, ich gehe weit vorbei,
So stehen alle Reih' an Reih', und Haupt an Haupt.
Was weiß ich noch von heiligen Gewässern
und von des Dorfes Abendrot?

Ich bin behängt mit tausend Messern
und müde von dem vielen Tod...
Der Kinder Augen sind wie goldner Regen,
in ihren Händen glüht die Schale Wein.
Ich will mich unter Blumen schlafen legen
Und kein Soldat mehr sein!

2. Die rote und die weiße Rose

(Text: Li-Tai-Pe / Klabund)

Während ich mich über meine Stickerei am Fenster bückte,
stach mich meine Nadel in den Daumen.
Weiße Rose, die ich stickte, wurde rote Rose.

In der kriegerischen Weite weilt mein Freund,
vergießt vielleicht sei Blut.
Rossehufe hör ich dröhnen.
Ist's sein Pferd?

Es ist mein Herz, das wie ein Fohlen tut.
Tränen fallen mir aus meinen Blicken
übern Rahmen in die Stickerei.

Und ich will die Tränen in die Seide sticken,
und es sollen weiße Perlen sein...

Paul Hindemith: Schlagt! Schlagt! Trommeln! op. 14,3

(1919, Text: Walt Whitman)

Schlagt! Schlagt! Trommeln!
Blast, blast, Hörner!
Durch Fenster brecht und Türen
mit unbarmherziger Gewalt;

Und in der stillen Kirche
löst die Andacht auf.
Stört den Studenten im Hörsaal.
Stört das Glück des harmlosen Bräutigams
bei seiner Braut.

Den friedlichen Farmer bei Pflug und Ernte
laßt nicht in Ruh.
So grimmig schlagt und rasselt, Trommeln!
So schrill, ihr Hörner, blast!

Schlagt! Schlagt! Trommeln!
Blast, Hörner, blast!
Durch Handel und Wandel der Städte,
durch Rädergedröhn der Straßen;

Sind in den Häusern nächstens
die Betten bereitet?

Die Schläfer dürfen
in diesen Betten nicht schlafen.

Die Händler dürfen Handel nicht treiben
bei Tage; nicht Makler und nicht Spekulanten!
Wollen sie ihre Geschäfte betreiben?
Die Redner, wollen sie reden?

Schicken die Sänger sich an zu singen?
Dann wirbelt schneller, lauter, Trommeln!
Und wilder, Hörner, blast!
Schlagt! Schlagt! Trommeln!
Blast, Hörner, blast!

Was da Verhandlung, und was da Beschwerde!
Achtet nicht der Zagen,
auf Klagen nicht und Tränen!
Nicht der Bitten des Vaters für den Sohn!
Überdröhnt des Kindes Stimme
und der Mutter Flehn!
Bahn macht für die Bahren,
die Toten schütten sollen für den Leichenwagen!
So rauh euer Dröhnen,
schreckliche Trommeln!
ihr Hörner, so hart euer Blasen!

Felix Weingartner: Freiheitsgesang

(1918, Text: F. Weingartner)

Er klingt von nah, er klingt von fern,
 Und wer ihn hört, der hört ihn gern,
 Er drängt heran mit Sturmgewalt
 Und macht vor keiner Schranke Halt:
 Ein Sang so klar, so wunderbar,
 Ein Sang wie der Himmel rein und wahr:
 Freiheit, Freiheit nennt sich der hehre Klang!
 Freiheit, Freiheit heißt unser Hochgesang!

Zu Ende ist des Volkes Not,
 Befreit sind wir von Kampf und Tod.
 Die Schranzen sind hinweggefegt,
 Die Kronen in den Staub gelegt.
 Die Welt wird wieder fromm und gut;
 Kein Bruder vergießt mehr Bruderblut.
 Freiheit, Freiheit nennt sich der hehre Klang!
 Freiheit, Freiheit heißt unser Hochgesang!

Entspröß dies Lied dem deutschen Land?
 Ist seine Heimat Frankenland?
 Kommt es vielleicht weit übers Meer?
 Wer fragt danach wohl heute mehr?
 Wo Menschen kommen, Menschen gehn,
 Da wird man auch dieses Lied verstehn:

Freiheit, Freiheit nennt sich der hehre Klang!
 Freiheit, Freiheit heißt unser Hochgesang!

Richard Strauss: Lied der Frauen, wenn die Männer im Kriege sind, op. 68,6

(1918, Text: Clemens Brentano)

Wenn es stürmt auf den Wogen
 Strickt die Schifferin zu Haus,
 Doch ihr Herz ist hingezogen
 Auf die wilde See hinaus.
 Bei jeder Welle, die brandet
 Schäumend an Ufers Rand,
 Denkt sie: er strandet, er strandet, er strandet,
 Er kehrt mir nimmer zum Land.

Bei des Donners wildem Toben
 Spinnt die Schäferin zu Haus,
 Doch ihr Herz das schwebet oben
 In des Wetters wildem Saus.
 Bei jedem Strahle, der klirrte
 schmetternd durch Donners Groll,
 Denkt sie: mein Hirte, mein Hirte, mein Hirte
 Mir nimmer mehr kehren soll!

Wenn es in dem Abgrund bebet,
 Sitzt des Bergmanns Weib zu Haus,
 Doch ihr treues Herz, das schwebet
 In das Schachtes dunklem Graus.
 Bei jedem Stoße, der rüttet
 Bebed im wankendem Schacht,
 Denkt sie: verschüttet, verschüttet, verschüttet
 Ist mein Knapp' in der Erde Nacht!

Wenn die Feldschlacht tost und klirret,
 Sitzt des Kriegers Weib zu Haus,
 Doch ihr banges Herz, das irret
 Durch der Feldschlacht wild Gebraus.
 Bei jedem Klang, jedem Hallen an Bergeswand
 Denkt sie: gefallen, gefallen, gefallen
 Ist mein Held nun für's Vaterland.

Aber ferne schon über die Berge
 Ziehen die Wetter, der Donner verhallt,
 Hör' wie der trunkenen, jubelnden Lerche
 Tireli, Tireli siegreich erschallt.
 Raben, zieht weiter! -- Himmel wird heiter,
 Dringe mir, dringe mir, -- Sonne, hervor!
 Über die Berge, -- jubelnde Lerche,
 Singe mir, singe mir -- Wonne in's Ohr!

Mit Zypreß und Lorbeer kränzet
 Sieg das freudig ernste Haupt.

Herr! Wenn er mir wieder glänzet
 Mit dem Trauergrün umlaubt!
 Dann sternlose Nacht sei willkommen,
 Der Herr hat gegeben den Stern,
 Der Herr hat genommen, genommen, genommen,
 Gelobt sei der Name des Herrn!

Enregistré lors du concert donné par « musica pro pace » au château d'Osnabrück le 25 octobre 2012 pendant le congrès « Music positions its forces - Functionalisations of Music during the First World War ».

Concert enregistré et diffusé par la Radio d'Allemagne [DeutschlandRadio] le 30 octobre 2012.

Les concerts « musica pro pace » font parties des Entretiens d'Osnabrück pour la Paix [Osnabrücker Friedensgespräche], organisés par la Ville et l'Université d'Osnabrück.

Réalisé avec le soutien de la Fondation Ludwig Quidde [Ludwig Quidde-Stiftung] et le Cercle des Amis des Entretiens d'Osnabrück pour la Paix [Förderkreis der Osnabrücker Friedensgespräche].

Live-Aufnahme des Konzertes der Reihe „musica pro pace“ in der Schlossaula Osnabrück am 25. Oktober 2012 im Rahmen des Kongresses „Musik bezieht Stellung - Funktionalisierungen der Musik im Ersten Weltkrieg“.

Das Konzert wurde aufgenommen und gesendet von DeutschlandRadio am 30. Oktober 2012. Die Reihe „musica pro pace“ ist Bestandteil der Osnabrücker Friedensgespräche, die gemeinsam von der Stadt und der Universität Osnabrück veranstaltet werden.

Die CD wurde mitfinanziert von der Ludwig-Quidde-Stiftung und vom Förderkreis der Osnabrücker Friedensgespräche.

